



CARTE BLANCHE

samedi 14 octobre 2023 à 16 heures
mardi 17 octobre 2023 à 20 heures
Pathé Mâcon



effervescence
FESTIVAL DE CINÉMA | MÂCON

L'Odeur du vent de Hadi Mohaghegh

Iran - 24/05/2023 - V.O.S.T. 1H30



Mamad Haghghat, réalisateur et critique de cinéma, auteur du livre, Histoire du cinéma iranien 1900-1999 par le Centre Pompidou, sera présent à la séance du samedi pour présenter le film et échanger avec le public à l'issue de la projection.

Une panne d'électricité provoque une rencontre entre deux hommes solitaires et isolés du fin fond de l'Iran. Chef d'oeuvre absolu.
Le sol dur et la misère

Voici le quatrième long-métrage du réalisateur iranien, venu de la mécanique automobile, mais également acteur. Il interprète d'ailleurs le rôle du technicien du service de l'électricité dans le film, rôle qu'il emplit d'humanité et de bonté. Après Bardou en 2013, Memiro en 2015 et Here en 2018, L'odeur du vent restera sans doute comme l'un des meilleurs films de l'année 2023. Le titre français de son dernier film est un peu étrange, d'autant que le vent n'occupe pas de place dans le scénario et ne respecte pas le titre iranien, Derb qui, dans la langue de la région du réalisateur, signifie « sol dur ». Cette référence au sol fait bien sûr allusion au gagne-pain du père lourdement handicapé du film qui, pour survivre et nourrir son fils grabataire, gratte le sol de la montagne pour y recueillir une substance médicinale traditionnelle qu'on vient lui acheter de temps en temps.

Rétablir la lumière

Le film raconte une histoire simple, celle d'une coupure d'électricité dans cette partie isolée de l'Iran et le chemin semé d'embûches que doit accomplir le père lourdement handicapé moteur pour obtenir le service compétent. Ensuite, le film décrit le même chemin du technicien dépêché sur les lieux pour la réparation. Ainsi que le constate le réalisateur et acteur du film dans le dossier de presse du film : « En faisant ce film, j'ai souhaité montrer la dignité des habitants de cette région, malgré tous les problèmes et les difficultés qu'ils affrontent. Ce qui m'intéressait c'était d'approcher ces gens simples, solidaires et qui vivent dans la simplicité de la nature. Ce film est pour moi le film le plus important que j'ai réalisé. » La nature dans le film est filmée magnifiquement, comme une entité parfois dangereuse mais toujours bienveillante pour qui sait la respecter. C'est ainsi que le réalisateur a choisi de montrer le technicien en bute avec les caprices de l'espace, de la terre, de la technique et de la société, aidé en cela par un directeur de la photographie hors pair, Mansour Abd-Rezaei. On pourrait comparer d'ailleurs ce magnifique film à ceux du grand Abbas Kiarostami, ce que nie pas Hadi Mohaghegh en regrettant toutefois qu'il n'ait pas été plus reconnu en Iran alors, mais aussi à un autre maître iranien, Sohrab Shahid Salles, l'auteur de Un simple événement et de Nature morte.

La force de la lenteur

L'odeur du vent, avec son titre choisi certainement par un distributeur désireux d'en rendre toute la force tellurique, est un film hommage à la dignité humaine, à sa solidarité mais aussi à sa solitude et à sa grande force, pourtant. A travers les deux personnages principaux, affrontant chacun leur lot de problèmes pour rétablir l'électricité c'est-à-dire la lumière et l'énergie, le réalisateur parvient à donner une image sublimée de l'Iran qui connaît pourtant bien des vicissitudes. C'est un film lent, presque contemplatif, où l'image donne de l'importance au moindre brin de terre, à la moindre herbe qui pousse dans cette aridité, mais aussi à la vie humaine souvent aussi frêle qu'un fétu de paille et où, cependant, les hommes se soutiennent non seulement pour survivre, mais pour aimer. Il fallait d'ailleurs donner à ce film une lenteur qui en fait toute sa force et son génie. Le réalisateur en parle parfaitement dans le dossier de presse : « Ce que j'entends par lenteur d'un film, c'est que je pense que celle-ci doit être au service de la vie et de son rythme. En fait, j'ai passé ma jeunesse dans une région rurale. Le mode de vie des gens de ce lieu où j'ai grandi et les effets de l'environnement sur leur travail, m'ont imprégné et m'ont donné plus tard cette nostalgie de l'adolescence. Ceux-ci font partie intégrante de moi. » J.Max Méjean

www.iletaitunefoislecinema.com



C'est une invitation au voyage qui introduit la projection du film *L'Odeur du vent*. Une performance poétique et musicale en bilingue, farsi et français, par un musicien-récitant et une comédienne, tous deux de la compagnie Maison Persane, de Poitiers. C'est un hymne au vent, extrait du spectacle *Beynâbeyn* mis en scène par Christian Rémer, voyage entre Orient et Occident. Le kamâncheh donne la ligne narrative et mélodique dans sa fragilité, et tourne sur lui-même pour que les cordes et l'archet se rencontrent. Le musicien est aussi conteur et l'actrice dit et chante. Le daf, dont le cliquetis des anneaux ressemble à la pluie, rythme Le son du pas de l'eau : « Lavons nos yeux, regardons d'une autre manière. Lavons les mots, le mot doit être lui-même le vent, doit être lui-même la pluie » dit le poème d

Sa première image est d'une beauté presque mystique, dans un paysage en majesté. Un homme est agrippé au flanc de la montagne, petit point dans une nature qui le dévore. Il ramasse ce qui lui sert à préparer des mélanges médicinaux, plantes et poussière de pierre concassée, son gagne-pain. Ce rapport entre le petit et le grand, entre des éléments naturels, rudes et abrupts, et la solitude de ceux qui vivent dans ces extrêmes de la géographie, est un fil conducteur du film. Quand l'homme redescend, nous voyons qu'il ne jouit pas de la station debout mais qu'il se meut comme accroupi, ses pieds repoussant le sol, à chaque pas. Une partie de l'action tourne autour de lui et de son fils, âgé d'une douzaine d'années, alité et couché à même le sol d'une maison rudimentaire isolée du monde. Ce jeune garçon est dans son monde, le père tire la couverture sur

laquelle il repose en un geste attentif et tendre, vers le soleil donnant alors dans la maison.

C'est une invitation au voyage qui introduit la projection du film *L'Odeur du vent*. Une performance poétique et musicale en bilingue, farsi et français, par un musicien-récitant et une comédienne, tous deux de la compagnie Maison Persane, de Poitiers. C'est un hymne au vent, extrait du spectacle *Beynâbeyn* mis en scène par Christian Rémer, voyage entre Orient et Occident. Le kamâncheh donne la ligne narrative et mélodique dans sa fragilité, et tourne sur lui-même pour que les cordes et l'archet se rencontrent. Le musicien est aussi conteur et l'actrice dit et chante. Le daf, dont le cliquetis des anneaux ressemble à la pluie, rythme Le son du pas de l'eau : « Lavons nos yeux, regardons d'une autre manière. Lavons les mots, le mot doit être lui-même le vent, doit être lui-même la pluie » dit le poème d

Sa première image est d'une beauté presque mystique, dans un paysage en majesté. Un homme est agrippé au flanc de la montagne, petit point dans une nature qui le dévore. Il ramasse ce qui lui sert à préparer des mélanges médicinaux, plantes et poussière de pierre concassée, son gagne-pain. Ce rapport entre le petit et le grand, entre des éléments naturels, rudes et abrupts, et la solitude de ceux qui vivent dans ces extrêmes de la géographie, est un fil conducteur du film. Quand l'homme redescend, nous voyons qu'il ne jouit pas de la station debout mais qu'il se meut comme accroupi, ses pieds repoussant le sol, à chaque pas. Une partie de l'action tourne autour de lui et de son fils, âgé d'une douzaine d'années, alité et couché à même le sol d'une maison rudimentaire isolée du monde. Ce jeune garçon est dans son monde, le père tire la couverture sur laquelle il repose en un geste attentif et tendre, vers le soleil donnant alors dans la maison.

Le scénario met ensuite au centre du jeu l'employé de l'électricité appelé dans cette maison pour réparer le transformateur tombé en panne, après une première difficulté pour le père d'avoir trouvé un téléphone. Le réparateur - personnage interprété par le réalisateur, Hadi Mohaghegh - s'engage personnellement pour répondre à cette demande. On le suit dans sa recherche effrénée de la pièce manquante qu'il faut aller chercher dans un autre village. La compassion le gagne face au père et à son fils, le besoin d'électricité leur étant vital pour le matelas dont a besoin l'enfant, et pour le soigner. Il fera des kilomètres, sera renvoyé d'un village à l'autre, prendra sur son temps et son argent personnel pour tenter de leur venir en aide. On le suit dans sa mission, autant humanitaire que technique, pleine d'obstacles comme de rencontres. Entre l'aridité d'un côté, l'eau qui coupe les chemins serpentant dans la montagne de l'autre, le dénuement de tous, la nature qui écrase l'humain, l'employé de l'électricité n'a qu'un but, réparer ce transformateur pour redonner vie à la maison du père et de son fils dont la santé en dépend.

Le film nous emmène hors du temps, dans un monde de pauvreté et de combat pour la survie au quotidien, où seule la solidarité a valeur et tente d'apaiser. Le mot même s'économise, dans ce film peu bavard où tout se joue dans le plan fixe et la lenteur, dans la beauté des paysages. L'image est poétique si la vie ne l'est pas. L'histoire se déroule au sud-ouest de l'Iran, dans la région montagneuse du Lorestân d'où l'acteur et réalisateur, Hadi Mohghegh, né en 1979, est originaire. *Derb* signifie sol dur, en lori, dans sa langue. C'est son quatrième long-métrage - après *Bardou* en 2013, *Memiro* en 2015, et *Here (Iro)* en 2018 - film diffusé pour la première fois sur les écrans français et qui a obtenu le Grand Prix du jury au Festival international de Busan, en Corée et une Montgolfière d'argent au Festival des Trois Continents de Nantes. Le personnage qu'il interprète, dans son empathie avec l'homme et son fils et dans la solidarité qu'il déploie très spontanément, est très attachant, le film est une belle leçon de vie et de dignité.

Le regard humaniste du réalisateur - qui parle de la grandeur de l'homme se surpassant dans un acte solidaire - n'est pas sans rappeler l'esprit des films d'Abbas Kiarostami. Il s'inscrit aussi dans la sensibilité des films de Sohrab Shadid Saless - qui avait réalisé *Un simple événement* et *Nature morte*, autre réalisateur iranien auquel se réfère Hadi Mohghegh. Ce dernier nous amène avec talent vers un autre regard sur la vie, enlacée à la mort. Par sa lenteur, ce cinéma bouscule notre habituel rapport au temps et nous fait percevoir une tout autre dimension de la réalité. Brigitte Rémer www.ubiquité-cultures.fr